

## EXIL À LONDRES: DES QUESTIONS D'EXISTENCE AU RETOUR EN FRANCE (1) ...

Grâce à l'ami Nétré - qui, tout jeune encore, combattait pour la République, sur les barricades de Saint-Merri en juin 1832 - j'ai trouvé à utiliser un petit talent acquis à Sainte-Pélagie et qui m'avait déjà servi à gagner quelques sous dans la prison de Dijon après le coup d'Etat.

Il m'a abouché avec un Français, marchand de binteloterie et de jouets d'enfants, qui m'a commandé plusieurs douzaines de petites corbeilles en papier roulé.

L'échantillon que j'ai fait a tellement plu à ce marchand qu'il me les payera un shelling six pences. Comme j'en pourrai faire deux en douze heures, me voile assuré - toutes fournitures déduites (le papier de couleur coûte cher ici) - de gagner une cinquantaine de sous par jour jusqu'à «*Christmas*», époque à laquelle recommencera mon chômage. Mais quatre semaines de pain assuré, c'est un avenir ici.

Comme Nétré est en famille, il m'offre de travailler chez lui et d'y prendre pension - nouvelle manière de m'obliger, bien qu'il ne roule pas sur l'or non plus. J'accepte sa proposition avec joie et, grâce à son excellente femme, toujours prête comme lui à obliger les autres, je vais pouvoir me remonter le moral, passablement énervé par mes promenades noctambulesques et mes jeûnes trop répétés.

Le climat de Londres ne se prête pas aussi facilement que celui de Dijon à de semblables orgies.

«*Un malheur ne vient jamais seul*». Ainsi parle la sagesse des nations. Il paraît que, par hasard, il en est quelquefois de même du bonheur.

A peine suis-je installé chez Nétré que R..., un ex-député de la Nièvre, me propose un emploi qui sera vacant à partir du 24 décembre prochain, juste au moment où cessera ma fabrication des petits paniers. La veine me revient.

Il s'agit d'être buraliste d'un théâtre de prestidigitation établi dans «*Regent's circus*» à l'ancienne *salle Robin*, entreprise à laquelle R... se trouve mêlé financièrement, un peu malgré lui d'ailleurs.

Cette «*performance*» - ainsi se nomme ici ce genre de spectacle - ouvrira la veille de *Christmas*. Je gagnerai une livre par semaine - vingt-cinq francs! une fortune!

Dès le 24 au matin, je repossède une chambre à moi, dans *Golden square*, tout près de mes affaires! Je suis dans la joie.

Mais, rentrant chez moi le soir même de la première représentation, je trouve une lettre de ma mère m'annonçant une terrible nouvelle. Notre chère et digne amie, Mme Roland, est morte!

Morte à Lyon, où elle était arrivée épuisée, mais soutenue encore par l'espoir de revoir bientôt ses chers enfants.

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

Les bandits qui, depuis un an, lui infligeaient d'incessantes tortures, craignant de la voir succomber sous le soleil africain, l'avaient graciée ironiquement et lui avaient permis de revenir à Paris.

Peut-être eût-elle pu y arriver et vivre quelque temps encore parmi les siens. Mais il lui fallut, durant la traversée, subir une effroyable tempête qui, pendant cinq jours, empêcha de rentrer à Marseille le bâtiment qui la ramenait. Elle sentit alors que la mort était proche et voulut continuer son voyage sur Paris le jour même de son débarquement.

A Lyon, elle était à bout de forces. On dut la descendre de wagon et la porter à l'hôtel. Elle y mourut quelques instants après l'arrivée de son fils aîné, Jean, encore élève à Sainte-Barbe, parti en toute hâte de Paris pour recevoir les derniers baisers de sa mère.

Les deux Leroux, Nétré et les autres amis de la chère morte, ont appris presque en même temps que moi le malheur qui nous frappe tous à l'improviste.

Rien dans ses dernières lettres ne nous faisait craindre une mort si rapide.

Dans sa tendre et constante sollicitude pour ses amis, dans son désir de leur épargner le moindre chagrin la concernant, et dans son absolu désintéressement d'elle-même, jamais elle ne se plaignait de ses propres souffrances. Et les bandits nous l'ont tuée! Jamais plus nous ne la reverrons! Pas le moindre portrait d'elle! Plus rien que ses lettres si affectueuses et si remplies de sa passion pour la justice et pour la vérité!

Je ne serai pas longtemps dans mon emploi de buraliste. Je le pressens déjà.

R... est tombé dans une bande de filous qui ne songent qu'à subtiliser les quelques fonds dont il dispose. C'est à qui volera le plus.

De plus, le directeur est un vulgaire montreur de veaux à deux têtes qui n'a jamais tenu que des «*Entre-Sors*» dans les foires. Il offre les spectacles les plus rebattus au public qui se fait de plus en plus rare.

Le brave sous-off., en rupture de restaurant, que R... a fait entrer aussi dans l'affaire en qualité de «*chef des romains*», en est pour ses frais.

Il a beau s'égosiller à crier *yet! yet!* (encore! encore!) et pousser ses formidables *hurrahs!*

En vain il s'use les paumes à applaudir frénétiquement, le public demeure froid devant Prudence Bernard, la célèbre somnambule; devant Harrisson, l'escamoteur, qui rate la plupart de ses tours et laisse à mi-corps en dehors de la trappe, sa célèbre Bloomériste (2) qui devrait s'y évanouir en fumée. Le public ne s'enthousiasme pas davantage pour le Normand Langlois qui, magnifiquement vêtu de cachemire et de soie rose, sous le nom pompeux de «*prince Dakka*» jongle avec cinq flambeaux allumés et trois bols de punch flamboyant.

Sans les proscrits qu'on bourre de billets gratuits et qui viennent par complaisance, la salle serait presque vide.

La caisse est à sec.

On ne peut plus faire imprimer les affiches. Je suis obligé de découper les caractères de ce qui nous est resté des premières - tirées en trop grand nombre - pour composer les écriteaux à double face que six pauvres diables aussi mal vêtus que peu payés, doivent promener dans les environs, au bout d'une perche, pour annoncer la représentation du soir.

Cette situation désespérée se traîne ainsi à peu près deux mois. Les proscrits même ne veulent plus

(2) Nom d'un groupe de dames qui en Amérique et pour affirmer l'égalité de leurs droits politiques et sociaux, ont résolu de substituer dans leur costume le pantalon à la jupe. (Note de l'auteur).

se déranger pour garnir la salle, lors même qu'on leur offrirait des rafraîchissements. Le sous-off. ne les fait plus rire, sa voix râle; les durillons, qui maintenant recouvrent ses paumes par l'abus qu'il en a fait, assourdissent l'éclat de ses battoirs. Enfin, il n'y a plus d'affiches à découper et les recettes n'atteignent même plus vingt shellings par soirée! On va fermer! On ferme!

Je touche à grand'peine ma dernière livre. Ma carrière est de nouveau brisée. Mes courses nocturnes vont recommencer.

«*Mon cher*, me dit un jour le pharmacien Philippe - un réfugié des affaires de Rouen en avril 1848 - *si tu restes encore quelque temps ici, dans cette situation de crève de faim, tu n'en as pas pour long-temps*».

En effet, je commence à éprouver d'assez inquiétants symptômes.

Je ne puis plus dormir, encore que je tombe de sommeil. Je manque de nourriture, et l'idée seule de manger me fait horreur. Je n'ai plus de jambes. En un mot je me sens tout détraqué.

Il faut prendre une résolution. Malgré tous mes efforts et ceux de mes amis je n'ai pu trouver depuis que je suis ici à me caser sérieusement. Vêtements et linge vont disparaître sans que je puisse les renouveler. Mes chaussures, j'en suis réduit à les bourrer de papier pour remplacer les semelles absentes.

Encore quelque temps, c'est la misère abjecte, irrémédiable dont on ne se relève plus... ou le suicide... Mais à vingt-sept ans, n'a pas qui veut le courage de se tuer, surtout quand, avant de quitter Dijon, on a rêvé d'avenir avec celle qui a promis d'attendre votre retour.

Il faut partir, rentrer en France.

J'irai tout bêtement au consulat demander un passeport.

Je n'ai aucune notoriété. Mon nom, je suppose, n'éveillera aucun soupçon dans les bureaux. Il suffira de m'y présenter avec deux Français établis qui constateront mon identité, et de payer la demi-livre de droits.

Si, au contraire, on exige que j'aie d'abord à l'ambassade pour en obtenir un certificat attestant que j'ai fait ma soumission à l'Empire, je renoncerai à mon projet, sauf à crever comme un chien ici.

Mais j'aurai du moins tenté de sortir de cette abominable situation.

Je consulte les amis de notre pauvre «*Sociale*» dissoute depuis plusieurs mois. Ils m'approuvent absolument et appuient pour une démarche immédiate.

On me trouve sans peine deux témoins discrets qui affirmeront que j'habite ici depuis plus de deux ans, ce qui établira que je suis arrivé en Angleterre avant le coup d'Etat et éveillera moins l'attention.

Grâce aux vêtements qu'on me prête, j'ai l'air qui convient pour cette circonstance et au prix de douze shellings, j'obtiens le bienheureux passeport, libre de toute mention spéciale.

Je reste encore quelques jours à Londres pour faire mes adieux à un petit nombre d'amis incapables de trahir mon projet que seuls ils connaissent.

La veille de mon départ, le cordonnier Thierry qui possède un grand magasin de chaussures dans *Regent's street*, et où Nétré est commis, organise un petit banquet à mon intention. Il y a là Jules Leroux qui s'apprête à aller retrouver son frère à Jersey, où ils doivent travailler comme compositeurs à *l'Homme libre* de Ribeirolles; l'ami Bone qui travaille pour Thierry et qui va bientôt partir pour New-York, le tailleur Latour qui l'y précédera - Déjacque et Nétré.

Nous passons ensemble une excellente soirée. - On me souhaite un bon retour à Paris et le prompt rétablissement de ma santé. - On boit à celle de ma fiancée que tous aiment déjà sans la connaître.

Thierry nous raconte de nouveau comment il s'est réfugié à Londres après qu'eût échoué le complot républicain organisé par lui et quelques camarades du régiment de hussards en garnison à Vendôme en 1834.

Nous entendons pour la dixième fois, au moins, le long récit des émouvantes péripéties de sa fuite, toujours coupé aux mêmes endroits de l'éternel bref, je me résume, qui lui a valu son surnom. Puis je me sépare de ces bons amis que de longtemps sans doute, je ne reverrai (3).

Le lendemain, je vais seul à Waterloo-Station prendre un billet pour Paris par Southampton et le Havre - trajet beaucoup moins surveillé que celui de Douvres-Calais ou Boulogne.

Vingt-deux heures après je descends l'escalier de la gare Saint-Lazare: je suis à Paris.

**Gustave LEFRANÇAIS.**

-----

(3) Jules Leroux quitta Jersey pour aller au Kansas où il est mort en 1881. Je n'ai jamais plus entendu parler du cordonnier Bone; Latour, après avoir séjourné une trentaine d'années aux Etats-Unis, est revenu planter ses choux aux environs de Paris. Déjacque est mort, fou de misère, à Paris en 1864. Nétré n'est rentré à Paris qu'après l'amnistie de 1860 - Thierry, après avoir liquidé ses affaires, s'est retiré à Saint-Omer. *(Note de l'auteur)*.